

Sur le livre de **STEPHANE HABIB**  
« **FAIRE AVEC L'IMPOSSIBLE** »  
(HERMANN 2018)

Chers amis,

C'est ce qui s'appelle du culot, ou pour le dire autrement, s'il y a parmi vous des gens qui comprennent le yiddish : on appelle cela de la HOUTSPA. Je veux parler du culot qu'a Stéphane Habib de demander à un rabbin de venir parler d'un livre de psychanalyse consacré à de la théorie politique.

On dirait presque une blague juive : c'est l'histoire d'un rabbin et d'un psychanalyste qui se rencontrent pour parler de politique.

Mais après tout, de quoi d'autre pourrions-nous parler ? Peut-être d'Œdipe, qui, comme chacun sait, n'était pas juif, mais aurait bien pu l'être tellement il aimait sa maman.

Mais trêve de plaisanterie, on m'a demandé de vous parler pendant quelques minutes de la façon dont j'ai accueilli la lecture de ce livre, *Faire avec l'impossible*, et de ce qui, à la lecture de cet ouvrage, a résonné pour moi, en moi, au point d'avoir envie de le partager avec vous.

Et cette résonance a en réalité tout à voir avec la confusion des genres, ou disons, des disciplines, dont je parlais il y a un instant, ce dialogue interdisciplinaire, une rencontre improbable entre des mondes auxquels l'auteur nous convie, ce soir, et dans son ouvrage.

Au fond, il s'agit précisément d'une réflexion sur ce qu'apporte la rencontre avec l'Autre, avec une science, un langage, un univers qui crée par sa distance, un étrange espace de dialogue, un « entre-deux » de sens.

Cette idée de la transversalité de la pensée, la centralité de « l'entre-deux », est extrêmement présente dans la pensée de Stéphane Habib, et pas juste dans ce livre, dans tous les autres également. Mais ce livre-là l'illustre d'une manière très particulière. Je vais y revenir.

A mon sens, ce livre n'est pas uniquement une réflexion sur le politique ou la politique, mais sur ce qu'on pourrait appeler, tout simplement, l'intelligence. Oui, sur ce qu'est l'intelligence d'un point de vue étymologique.

Vous le savez sans doute, ce mot intelligence vient du latin : INTER LEGERE.

C'est la possibilité de LEGERE, d'opérer des distinctions, de penser et certains diront même de lire...INTER, entre quelque chose et quelque chose d'autre.

L'intelligence, littéralement en français, c'est la capacité de penser l'INTER, l'entre-deux, l'espace qui sépare une chose d'une autre, un être d'un autre.

Et cet « entre-deux mondes », cet « entre-deux êtres », chers amis, c'est précisément à la fois une question POLITIQUE mais aussi notre occupation première et commune, à beaucoup d'entre vous et à moi.

Que votre occupation soit d'être des psychanalystes, des hommes ou des femmes politiques...ou même des rabbins...

Nous passons notre temps à nous pencher sur l'entre-deux, sur l'espace, la faille, la coupure, la non-unité entre les êtres parlants... et parfois même à l'intérieur d'eux-mêmes...une non-unité, une faille qui est précisément l'origine du langage.

Pour l'expliciter davantage, j'aimerais vous raconter une blague (qui n'est pas particulièrement une blague juive).

C'est une histoire que vous connaissez peut-être et qui à, mon sens, raconte très bien ce qu'est le langage.

C'est l'histoire d'un garçon qui ne parle pas. A 2 ans, il ne dit pas un mot et ses parents sont inquiets...à 3 ans, toujours rien, pas un son ne sort de sa bouche. Même chose à 7 ans, puis à 10 ans, pas une phrase, pas un mot.

Et finalement un jour, alors qu'il est adolescent, voilà que la famille est réunie autour du dîner, et là, soudain, le jeune homme se tourne vers son père et lui dit : passe-moi le sel !

Le père est bouleversé et explose en sanglots, serre son fils dans ses bras et lui dit : mais tu parles !!! Pourquoi n'as-tu rien dit jusqu'à aujourd'hui ? Et son fils lui répond :

-Ben, c'est simple. Jusqu'à maintenant, tout allait bien...

Cette histoire drôle raconte formidablement, me semble-t-il, ce qu'est le langage, et la raison de son apparition, bien souvent sa fonction...

Le langage surgit précisément au lieu ou au temps, où l'on manque, de sel, ou d'amour, ou de l'autre ou de soi-même...et dans cette faille intérieure, dans cette conscience d'incomplétude, dans l'unité perdue et la coupure intérieure surgit le mot.

C'est ce que Stéphane Habib explore magnifiquement dans ce livre : la place de l'écart, de l'« entre » (qu'on peut écrire avec un « e » ou avec un « a »), le lieu où le langage psychanalytique et le langage politique surgit ... et avec lui la possibilité que surgisse du nouveau, du non figé, du peut-être, au sens premier du terme...surgit quelque chose d'autre qui pourrait être.

Et vous savez mieux que moi, combien est précieux cet écart, cet entre-deux.

Dans la pratique analytique, je crois, il est l'écart entre l'écouter et l'écouter, l'écart aussi entre la parole et l'écoute, entre ce que je dis et ce que j'entends... qui crée l'espace d'un possible.

C'est l'étymologie même, en français, du mot « l'Entretien ». Stéphane Habib l'explore dans le livre : l'entretien, là encore, c'est ce qui se tient entre l'un et l'autre.

Et cet écart est aussi celui qui existe pour l'analysant à l'intérieur de lui-même... la conscience d'un écart entre soi et soi.

Parce que lorsque je parle, il y a toujours de l'Autre qui parle en moi. Pour reprendre la phrase de Derrida dans *Le monolinguisme de l'autre*, un livre qui est cher à Stéphane Habib, je crois : « Je n'ai qu'une langue, et ce n'est pas la mienne ».

Sur le divan, celui qui parle le sait très bien. Ses mots sont à la fois les siens, mais d'autres y parlent très forts et font que ces mots ne sont justement pas que les siens.

Et ce que je viens de vous dire là, la prépondérance d'un écart entre celui qui parle et celui qui écoute, eh bien cette idée est, figurez-vous, très chère à ma tradition de pensée, la tradition rabbinique, qui ne fait que dire cela à travers tous ses récits ou presque. A travers notamment cette idée qu'il n'existe pas une loi seulement écrite, mais qu'il existe deux lois : la loi écrite et la loi orale. L'une ne peut jamais être lue sans l'autre. Car la loi, c'est toujours un dialogue entre ce qui est écrit et ce qui est lu, entre ce qui est énoncé et ce qui est entendu, et interprété. Et c'est dans cet entre-deux, et uniquement dans cet entre-deux, que le transcendant résonne.

Pour l'illustrer autrement, j'aimerais vous raconter une légende rabbinique. Elle n'est pas dans le livre de Stéphane Habib mais, à mon sens, c'est comme si ce livre était une interprétation contemporaine de cette légende ancestrale.

J'espère que Stéphane ne m'en voudra pas de dire cela, de faire un peu de lui mon rabbin en cet instant. (Vous allez voir que, miraculeusement, sa barbe va pousser dans quelques minutes)

Voici la légende :

Lorsque la thora, la loi, fut donnée à Moïse sur le mont Sinaï, selon la Bible, tout le peuple était réuni au pied d'une montagne pour l'entendre. Et les sages se demandent : qu'ont précisément entendu les Hébreux réunis au mont Sinaï ?

Et sur cette question, les sages s'affrontent. Nul ne sait exactement ce que l'humanité a entendu ce jour-là. Certains disent :

-Les hébreux ont entendu toute la loi, à la fois écrite et orale.

-D'autres disent : non les hébreux n'ont entendu que les dix commandements, les dix paroles, le code éthique, moral et politique du Pentateuque.

- Pas du tout, leur répondent d'autres. Les hébreux n'ont entendu que la première phrase des dix commandements : « Je suis l'Eternel qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte. De la maison d'esclavage. »

- Mais enfin, répondent d'autres sages, ce n'est pas vrai ! Le peuple réuni n'a entendu qu'un seul mot : le tout premier des dix commandements : *ANOCHI* : JE SUIS. L'ego, la possibilité d'être du transcendant.

- Surgit enfin une voix, celle des mystiques qui dans ce grand débat ajoutent leur grain de sel (il est encore question de sel).

Et les mystiques disent : au mont Sinaï, les hébreux n'ont entendu que la première lettre du premier mot des dix commandements. Et c'est tout.

Au mont Sinaï, moment le plus extraordinaire de la révélation biblique, les hébreux auraient donc entendu une lettre, la lettre ALEF, première lettre du mot ANOCHI dont la particularité est ...d'être muette.

Chers amis, imaginez la scène, 600 000 personnes dans le désert étaient réunies pour entendre le message le plus important de leur histoire, celui qu'ils allaient transmettre au monde, quelque chose de sacré que je vais maintenant répéter pour vous :

Un silence. La révélation fut un silence...

Enfin pas tout à fait, disent les mystiques. La lettre alef n'est pas tout à fait silencieuse. Elle est, dit-on, le bruit que fait la glotte humaine qui s'apprête à parler.

Et soudain, le sens de la révélation est tout à fait autre, et vous concerne vous directement.

Selon cette légende, Dieu, (le transcendant, l'inconscient, appelez-le comme vous voudrez) ne se révèle pas n'importe où. Il se révèle dans la voix de l'homme qui s'apprête à parler. Dans la possibilité du langage, du mot, que Lacan nommait peut-être (je l'ai appris dans ce livre), le motérialisme, cette structure de l'inconscient au cœur de l'être parlant...qui fait que chaque fois qu'il ouvre la bouche, peut parler à travers lui, pas juste lui, mais de l'Autre en lui.

De l'Autre avec un grand A.

Que vous pouvez choisir d'appeler Dieu ou surtout pas.

Voilà comment dialoguent nos mondes, ceux de la spiritualité, de la littérature et de la psychanalyse.

Mais qu'est-ce que tout cela à voir avec le politique, qui est le sous-titre du livre de Stéphane Habib et en réalité le cœur de sa réflexion.

Eh bien, tout cela, nous ramène précisément au politique.

Dans la mesure, où le politique est (dit Stéphane Habib, en reprenant les mots de Jean-Claude Milner), « un souci de la survie des corps parlants », c'est-à-dire le souci de ménager un espace de rencontre avec l'autre, où pourra surgir du « pas encore dit », du « pas tout dit », qui nous oblige.

J'aimerais ajouter autre chose :

Ce livre raconte quelque chose d'intemporel de l'expérience humaine et politique, bien sûr...mais il a une temporalité spécifique qu'il me semble essentiel de préciser. Et pour le faire, je voudrais reprendre les mots de l'auteur qui écrit à la page 164 que son texte est « hanté par l'imprévisible de cette année 2015-2016 »

Pourquoi ?

Parce que ce que nous avons vécu en 2015 et 2016 est un appel extrêmement puissant à la relance du politique dans notre pensée et au cœur de notre travail, qu'il soit celui de l'analyste, de l'exégète, du militant politique ou du citoyen.

Vous l'avez sans doute entendu comme nous tous. Combien de fois ont surgi en 2015 ces mots après les attentats...combien de fois vous avez entendu autour de vous des gens dire : ce qui s'est passé est impossible, impensable, incompréhensible ?

Cet impossible de la pensée ou de la parole suite aux attentats, est le point de départ de ce livre. Il nous ramène à la définition lacanienne du réel, que beaucoup d'entre vous connaissent :

« Il n'y a pas d'autre définition possible du réel que : c'est l'impossible.

Le réel, écrit Lacan, c'est quand on se cogne. Le réel, c'est l'impossible à pénétrer »

Alors, si le Réel est là où on se cogne, il est effectivement urgent de penser ce qui frappe à notre monde aujourd'hui. Ce qui fait coup... et c'est exactement ce que Stéphane Habib, si je l'ai bien lu, nous propose de faire.

Tâtonner avec nos mots dans cet espace entre nous, cette faille de laquelle peut surgir une autre parole. Une parole intelligente, c'est-à-dire consciente de l'entre-deux qu'il va nous falloir habiter.

Ce travail de sens est un travail politique et il est aujourd'hui ouvert

C'est un travail difficile, parfois douloureux et toujours inquiet. Il n'existe pas dans ce travail, dans cette relance du politique, de répit ou de sérénité... parce qu'il n'en n'existe ni pour vous, ni pour moi dans notre travail d'écoute de l'autre.

J'aimerais conclure ma présentation précisément par cette idée d'une non-sérénité de nos fonctions, en vous citant une phrase du livre qui m'a beaucoup fait rire, et réfléchir aussi :

Stéphane Habib écrit :

« Il s'agit d'occuper la fonction d'analyste, surtout pas de l'être. Il n'y a pas d'être analyste. A chaque fois que vous rencontrez quelqu'un que la formule « je suis

psychanalyste » ne dérange pas, vous pouvez lever un sourcil et vous inquiéter un peu, ou bien sourire au dedans de vous et vous dire qu'il est étonnant d'articuler le mot psychanalyste à quelque chose comme la sérénité, la tranquillité d'un être pris comme une identité à soi certaine » (p.102)

Je pourrais remplacer dans cette phrase partout le mot « psychanalyste » par un autre, rabbin, pasteur, accompagnant, ou par beaucoup d'autres fonctions d'ailleurs, qui ne peuvent par définition s'exercer dans la sérénité d'une certitude identitaire.

Souvent on me demande : « Est-ce qu'une femme peut être rabbin ? ». La réponse la plus juste à cette question, et c'est celle que je donnerai dorénavant, c'est : NON, une femme ne peut pas être rabbin, mais un homme non plus.

On n'est pas plus rabbin que psychanalyste. On peut éventuellement exercer cette fonction parfois. Mais l'être, une fois pour toute, n'est pas une possibilité. Parce que c'est une IMPOSSIBILITE. Et vous me direz : ça tombe bien, parce qu'il faut FAIRE AVEC L'IMPOSSIBLE. C'est le titre du livre et c'est exactement ce à quoi il nous invite.

*Delphine Horvilleur*